

### 1. Page 18

La commune de Rocbaron a tenu à honorer et perpétuer le souvenir du fait d'armes. Le 15 juin 1945, cinquième anniversaire de l'événement, elle a inauguré le monument à la mémoire de Marcel Le Bihan, en bordure de la route de Rocbaron à Cuers. Une stèle a été dressée à l'endroit exact où l'avion de Marcel a terminé sa glorieuse trajectoire. La municipalité a donné à l'une de ses avenues le nom de Marcel Le Bihan. La famille Roux a tenu à me montrer le canapé qui accueillit les brûlures de l'héroïque pilote. Il est conservé à l'égal d'une relique. La Royale s'est honorée en attribuant successivement à deux unités de la Flotte le nom de Marcel Le Bihan. D'abord à un ancien aviso allemand : éclatant hommage à celui qui murmurait, en son agonie : « On les aura ».

Depuis 1978, c'est l'avis A 69, basé à Cherbourg, qui exalte sur les mers, le haut fait d'armes accompli dans le ciel de Provence, au brûlant mois de juin 40, par le pilote de l'Aéronavale, fils de Douarnenez. Sur le macaron du navire, remarquez l'hermine plongeant vers la mort et la devise de la Bretagne : « Potius mori quam foedari », « Plutôt la mort que la trahison ». Enfin, en février 1991, la Marine a donné à la promotion de l'Ecole de Maistrance le nom de Marcel Le Bihan, héros national.

### 2. Page 28

A mon retour de Dachau, R. vint me voir "L'évêque avait raison. La plupart de mes camarades Breiz Atao sont devenus des espions, des assassins au service des Allemands. Sous couvert de "Milice Perrot", ils ont été les auxiliaires forcés de la Gestapo.

### 3. Page 44 → note 5 dans le livre

Bollaert succédera à l'amiral Thierry d'Argenlieu, au poste de Haut-Commissaire en Indochine. Jouhaud, général d'armée aérienne sera l'un des putschistes d'Alger, en 1961, avec Salan, Challe et Zeller.

### 4. Page 46 → note 6 dans le livre

Le contrôle de la GAST (douane maritime allemande) pouvait tourner au drame. Claude Hernandez et Pierre Plouhinec simulent une panne de voiture près du poste. Ils jouent les désespérés, demandent au factionnaire de les aider. C'est le moment où se présente le « Dalch' mad ». Il n'y aura pas de contrôle. En avant, route de pêche !

Plus tard, les coups de boutoir de la houle mettent à mal les jointures de la pinasse. L'eau s'infiltré, monte dans la cale, en dépit de tous les efforts pour l'évacuer. Lili décide le recours au paillet Makaroff. Tentative bien aléatoire dans le déchaînement des éléments. Elle réussit. Dieu soit loué ! Le « Dalc'h mad » ne fera pas son trou. Il portera ses 19 rescapés jusqu'à Newlyn, après 52 heures de transe, au cours desquelles a joué une totale solidarité autour de Lili, grand capitaine de 23 ans. Le « Dalc'h mad » a tenu bon et Sainte-Anne a bien fait les choses.

### 5. Page 49 → note 3 dans le livre

Aux heures décisives de la Libération, Aristide Québriac se montrera à la hauteur de ses responsabilités. Au plan de sa carrière, il occupera les postes prestigieux de Nantes, puis du Havre.

### 6. Page 55 → note 4 dans le livre

Après la reddition des "poches de l'Atlantique" (Brest, Lorient, Saint-Nazaire, Royan) Thierry d'Argenlieu, dans le cadre de ses fonctions, inspecte les ports libérés.

De passage à Quimper, il demande audience à Mgr Duparc. L'évêque refuse de le recevoir. Le 16 août 1945, l'amiral Carme est nommé Haut-Commissaire en Indochine. De Gaulle obtient de Pie XII, par l'intermédiaire du nonce Roncalli, les dispenses canoniques. Ce proconsulat de deux ans sera diversement apprécié. Promu chancelier de l'ordre de la Libération, Thierry d'Argenlieu négocie un compromis difficile entre les sentiers escarpés du Carmel et le train de maison d'un personnage de haut rang. Il est souvent l'hôte du général-président à l'Elysée.

Son état de santé déclinant, il quitte la chancellerie en 1958, se replie sur son couvent d'Avon-Fontainebleau.

Le 28 juillet 1964, j'apprends l'arrivée au Carmel de Brest-Le Relecq, du Père Louis de la Trinité. Recteur de la paroisse, je me rends auprès de lui. Une infirmière pousse la chaise roulante, sous la somptueuse frondaison de l'aumônerie : « Le Père est bien fatigué, me dit-elle. Je ne puis vous accorder que de brèves minutes d'entretien ». Les pas mal assurés sur le « chemin de la perfection », n'osant me risquer dans le labyrinthe du « Château intérieur », j'évoque la Royale, histoire de meubler les instants concédés par l'ange gardien d'une vie qui glisse vers son terme.

Après l'entretien, je sonne au parloir du Carmel. La Prieure me demande, inquiète :

- Eh bien ! de quoi avez-vous parlé ? »
- Ma mère, Jean de la Croix, Thérèse d'Avila, ce n'est pas ma peinture. Alors, je me suis rabattu sur la Marine.

– Malheureux ! s'écrie-t-elle. Le Père va mourir. Vous avez réveillé ses gloires, ses vanités d'amiral, de Haut-Commissaire, de grand chancelier et autres hochets. Il fallait le préparer à son proche rendez-vous avec le Seigneur.

– Le Père a son directeur de conscience. Dieu n'est pas Torquemada. Je crois à la miséricorde du Juste Juge.

Le 17 août, Thierry d'Argenlieu est conduit d'urgence à l'Hôpital Maritime de Brest. Lorsque je me rends à son chevet, le chef du service de réanimation me confie que le Général fait prendre tous les jours des nouvelles de son compagnon.

Le Père Louis de la Trinité s'éteint le lundi 7 septembre. Le corps est ramené au Carmel. On le revêt de la bure des Carmes-Déchaux. Le dépouillement du Religieux semble l'emporter sur les étoiles amirales et les grands cordons. Une première liturgie se déploie dans la chapelle du Carmel. Le Provincial est présent. Il me paraît soucieux de connaître les dispositions testamentaires de Louis de la Trinité. Je lui fais part du témoignage que je tiens de l'ingénieur général de l'Artillerie navale, Albert Lozac'hmeur. Celui-ci a embarqué clandestinement avec Thierry d'Argenlieu, corvettard de réserve, réactivé en 1939. Fait prisonnier à l'arsenal de Cherbourg, il s'évade, trouve une barque qui le conduit en Angleterre. Le Carme dit à Lozac'hmeur : « Je continue le combat. Mais désormais, à titre d'aumônier ».

De Gaulle ne l'entendra pas de cette oreille. La Royale est restée massivement fidèle au Maréchal. Louis de la Trinité se laisse convaincre. Le capitaine de corvette va franchir les échelles, grimper aux étoiles, à la vitesse de la lumière.

Une seconde liturgie attend le Carme à Avon. De Gaulle, de son côté a décidé d'offrir à l'un de ses premiers compagnons de 40 les honneurs de funérailles nationales. Elles se déroulent aux Invalides. Le corps ne reviendra pas à Avon. L'amiral-Carme a disposé de reposer dans le caveau de ses pères, à Avrechy-Argenlieu, près de Clermont, dans l'Oise.

#### 7. Page 55 → note 7 dans le livre

Dès le début de l'Occupation, Jean Crouan déploya une intense activité clandestine pour libérer nombre de prisonniers parqués à Quimper-Lanniron, et au Fort de Crozon. Plus tard, il camoufla les jeunes requis du S.T.O., les pourvoyant de fausses cartes d'identité.

En 1943, les Alliés intensifient leurs bombardements sur Brest et Lorient, repaires des U. Boote, redoutables prédateurs de l'Atlantique, sur la route des convois.

Aviateurs anglais, canadiens, américains descendus par la Flack, réussissaient parfois à échapper au filet allemand. Il importait de les accueillir et de les rapatrier.

La Gestapo était, depuis longtemps, sur les talons du maire de Quéménéven. Rien de précis à son encontre. Il est cependant dirigé sur Mesgloaguen, puis Compiègne.

A la mi-avril 43, il est ramené à Quimper. Cette fois, le suspect est l'objet d'une grave inculpation. Que s'est-il passé ?

Cinq aviateurs américains ont été appréhendés à Saint-Pierre-des-Corps, gare de triage de Tours. Sur l'un deux, l'adresse de la personne qui l'a hébergé à Lannédern. Imprudence insensée. L'Américain se proposait de revenir, la guerre finie, pour remercier ses hôtes.

La Gestapo remonte la filière, aboutit à un vaste coup de filet. Au Palais de Justice de Quimper, le Conseil de guerre prononce six condamnations à mort. L'émoi est considérable dans tout le département. A Douarnenez, Mme André Chancerelle est la sœur de Jean Crouan.

La rumeur accréditait un ballet dramatique autour de ces sentences. Le Préfet régional de Rennes serait intervenu auprès de Pétain. Le Maréchal aurait plaidé auprès du Führer la grâce de son Conseiller national et l'aurait obtenue. Le bénéficiaire ne l'aurait acceptée que liée à celle de ses compagnons. Hitler aurait apprécié la chevalerie de Crouan et gracié tout le monde.

Le certain est que tous prirent le chemin de Fresnes, puis celui de la prison parisienne du Cherche-Midi. Le 2 juillet 43, départ pour l'Allemagne. Jean Crouan et ses amis se feront traiter aux meilleures résidences aménagées par Himmler pour les « *terroristen* », jusqu'à l'ultime étape de Dachau. Ils y arriveront le 5 mars 1945. Ils me feront la joie d'une visite dans ma stube 4 du Revier. Nous venions de chanter l'Alleluia de la Libération.

#### 8. Page 79 → note 8 dans le livre

Recteur de Saint-Guérolé Penmarc'h, je retrouvai Jean Tanneau. Il était le quêteur attiré de la grand-messe. Le 28 mai 1966, la population fera de son enterrement un triomphe.

#### 9. Page 101 → note 9 dans le livre

Le charcutier reviendra de la grande épreuve. Il se rendit au pèlerinage des prisonniers et déportés de Bretagne, à Sainte-Anne d'Auray, le 16 septembre 1945. Les organisateurs m'ayant demandé de dire quelques mots au nom des

déportés, je rappelai le vœu de notre compagnon. A l'issue de la célébration, je le retrouvai, entouré d'une famille comblée.

10. Page 118 → note 10 dans le livre

En novembre 1956, Albert Sarraut représentait la France à l'inauguration de quelque palais officiel, à Dakar. La « Jeanne » y faisait escale. Au cours d'une réception, dans les jardins de l'Amirauté, j'osai aborder l'ancien Président du Conseil. Nous évoquâmes Royal-Lieu, la Saint-Pierre, le discours décanal du 28 juin 44. Le Président me dit son admiration pour Mgr Théas et parla de son rayonnement au camp des *prominents*.

11. Page 122 → note 11 dans le livre

Il m'arriva d'accompagner en pèlerinage à Lourdes les paroissiens de Douarnenez, puis les marins de la Royale. Chaque fois, Mgr Théas m'accueillera dans son chalet, proche de la basilique. L'année de sa promotion à Tarbes, le nouvel évêque de Lourdes reçut un pèlerinage de Lyonnais, conduit par le cardinal Gerlier. Le primat daigna s'intéresser à l'aventure de l'ancien évêque de Montauban. Celui-ci conclut : « Eminence, nous étions deux évêques, des centaines de prêtres. Il nous manquait un cardinal. Un cardinal de chez nous en déportation, quel rayonnement assuré à l'Eglise de France ! Figurez-vous, ajouta Mgr Théas, le cardinal prit fort mal la chose ».

12. Page 144 → note 12 dans le livre

Je retrouverai Corentin Birrien et aurai la grande joie de bénir son mariage avec Anna Rognant, à Telgruc-sur-Mer, le 22 décembre 1948.

13. Page 152 → note 13 dans le livre

30 mai 1955. Je suis aumônier de l'Ecole Navale. Le Dr Arnaud, chirurgien à la clinique Saint-Esprit à Brest-Recouvrance me téléphone : « On a ouvert le charnier de Husum. Alerté, je me suis rendu sur place, accompagné par le dentiste qui avait réalisé une prothèse pour mon frère Pierre, peu avant son arrestation. La fiche a été conservée. Ainsi, mon frère a pu être identifié. Nous avons ramené le corps. Il est chez maman. Les funérailles auront lieu après-demain, au village natal de Saint-Denis-la-Chevasse. Nous aimerions beaucoup vous voir parmi nous. Vous êtes l'invité de maman ». Je fais le voyage avec le docteur. Madame Arnaud et toute la famille m'entourent d'attentions. La mère a retrouvé son fils, comme pour le bercer une dernière fois. Le lendemain matin, le village est investi, envahi. Tous les parlementaires, les notabilités de la région, des centaines de prêtres, deux évêques, les anciens du collège Richelieu, mais aussi et surtout le peuple des champs. La Vendée de la foi est là, rassemblée. J'assiste à une canonisation populaire.

14. Page 160 → note 14 dans le livre

Que sont devenus les pensionnaires de Neuengamme, dans la phase finale de la débâcle allemande ? Les Prominents ont été transférés à Theresienstadt, en Tchécoslovaquie. Ils l'ont été par cars suédois. C'est le signe d'une haute protection, sans doute celle du Prince Bernadotte. Les malades et handicapés ont été dirigés sur le mouiroir de Bergen-Belsen, dans le Hanovre.

\*

*Le monument à la mémoire des 7.000 victimes du Cap Arcona et du Thiel-beck.*

Ceux qui travaillaient dans les kommandos de Hambourg et de Brême ont été regroupés à Sanbostel. Les hommes valides ont reçu l'ordre de nettoyer le camp et de brûler les archives. Après quoi, ils ont été embarqués à Lubeck sur trois bateaux : Cap Arcona, Thielbeck, et Athen. Les Anglais ont interprété le mouvement de ces unités comme une tentative d'évasion des personnalités nazies vers quelque pays neutre. Ils les bombardent, les coulent, accablant du destin le plus tragique 7 000 déportés, assassinés par leurs libérateurs. Tôt après son retour de déportation, le colonel de Grancey accédera aux étoiles de brigadier, puis de divisionnaire. J'aurai la joie de sa visite à Douarnenez. Gouverneur des Invalides, il m'accueillera, lors de mes passages à Paris.

\*

*Dans la baie de Lubeck, des fleurs jetées par des anciens de Neuengamme, au-dessus de l'endroit où gisent leurs camarades assassinés.*

15. Page 172 ? → note 15 ? dans le livre

Peu après la Libération, Béran fut promu au siège primatial de Prague et cardinal.

Lorsqu'un coup de force portera les Communistes au pouvoir en 1948, Béran ne tardera pas à se dresser contre les excès de la dictature des staliniens, comme il l'avait fait contre la croix gammée. Les nouveaux maîtres l'écartent de Prague, le consignent au fond d'une campagne.

En 1957, je faisais un voyage en Europe centrale et de l'Est. Chaque pays nous collait un guide officiel, naturellement encarté au Parti. Celui de Prague était un fringant jeune homme. Il crut bon de nous exposer les beautés du Régime.

Mon intervention l'arrêta net :

– Nous sommes ici pour découvrir une superbe capitale que l'Histoire vous a léguée. Nullement pour encaisser un cours d'idéologie marxiste. Nous venons de France, pays de la liberté.

Après la visite de la cathédrale et du célèbre château, l'étudiant nous montra un palais :

– C'est là, dit-il, qu'habite le cardinal-archevêque.

Je saisis la balle au bond

– Le cardinal Béran a été l'un de mes compagnons à Dachau. Je souhaite le saluer. Est-il en ce moment chez lui ?

– Certainement, répond avec aplomb notre délégué de l'Intourist. Mais notre programme est chargé.

Ma réplique cingla :

– Vous mentez, Monsieur. Le cardinal n'est pas chez lui. Vous le savez fort bien. Le monde entier sait que vos maîtres l'ont privé de liberté, comme l'avait fait Hitler.

Le délégué-menteur en devint moins bavard. Mindzenty, Slypyi, Wischinsky, Béran : quatre cardinaux. Quatre témoins de la foi dans un univers d'oppression, où les lendemains de la Libération s'ouvrirent sur le goulag rouge, après l'univers nazi des camps de concentration.

16. Page 178 → note 16 dans le livre

Je revis Michelet. C'était au ministère de la Guerre. Singulière promotion du sergent-chef de réserve traitant avec Juin, avec de Lattre, avec Leclerc.

Il fut garde des Sceaux. A quelle lampe s'éclairait-il dans les arcanes d'une administration si complexe ? Me Lenfant, l'une des célébrités du barreau – à l'égal de Maurice Garçon, de Floriot, d'Izard – était, à Saint-Guérolé, mon paroissien d'été, fidèle à la messe quotidienne, qu'il tenait à servir.

« Que pensez-vous de votre Ministre Michelet ? lui demandai-je un jour. C'est une haute conscience, répondit-il, et un chrétien exemplaire. Nous avons l'impression que sa Justice penche vers la miséricorde. C'était aussi la Justice de Saint-Louis ». On sait que le cursus scolaire de Michelet n'alla pas au-delà du certificat d'études. Mais l'épicier de Brive entretenait une correspondance suivie avec les Maritain, avec Claudel, Mauriac, Garric, Borne et tant d'illustrations de l'esprit et du renouveau catholique.

*Dans l'allée centrale du camp, dite rue de la Liberté, l'immense foule.*

Le congrès eucharistique international se tint à Munich du 31 juillet au 7 août 1960. Il devait s'achever par une marche pénitentielle, depuis la place Thérèse jusqu'à Dachau : 18 km. Recteur de Saint-Guérolé, je tins à me joindre à ce geste symbolique. La foule immense des congressistes emboîta le pas aux Allemands qui portaient une croix monumentale.

Sur la place d'appel, l'animation de la cérémonie était assurée par l'évêque auxiliaire de Munich, un ancien du block 26. La plupart des évêques du Congrès avaient tenu à s'associer à la liturgie d'expiation. J'y saluai Mgr Fauvel.

*Au 1<sup>er</sup> rang Edmond Michelet qui me regarde le photographe, A sa gauche le prince Xavier de Bourbon-Parme*

Au premier rang de l'assistance, Edmond Michelet, alors Garde des Sceaux. A son côté le prince Xavier de Bourbon-Parme. Celui-ci, frère de l'impératrice Zita, fut, lui aussi, pensionnaire du camp, avec le chancelier Schusnigg, le président Joos et bien d'autres Excellences que les humeurs d'un paranoïaque avaient balayées, comme feuilles mortes au vent d'automne.

Des visages surgissent au-dessus de la poignante liturgie. C'est pour eux que j'étais venu du fond de ma Bretagne.

*En forme d'anneau brisé, la chapelle dressée au camp de Dachau, sur la place d'appel. Croix et couronne d'épines.*

Après la cérémonie expiatoire sur l'Appel-platz, je me rendis à l'église paroissiale. Surprise. Contre un pilier, une

vitrine. A l'intérieur, la crosse, la mitre, l'anneau, la chasuble que portait Mgr Piguet pour l'ordination sacerdotale de Karl Leisner. Souvenirs précieux d'une Eglise des Catacombes, au camp de Dachau.

*Les ornements portés par Mgr Piguet pour l'ordination clandestine de Karl Leisner.  
Ils sont désormais exposés dans l'église paroissiale de Dachau.*

#### 17. Page 199 → note 17 dans le livre

Le S.T.O. fut, pour la hiérarchie diocésaine, une épreuve de vérité.

Environ 120 séminaristes, nés en 1920, 1921, 22, 23, étaient concernés par la loi du Travail obligatoire en Allemagne.

En février 1943, Mgr Duparc transmet ses directives au Supérieur. Mr Louvière réunit son Conseil qui marqua collectivement son opposition. On joua sur la sémantique. L'évêque demandait l'obéissance à une loi contresignée par le Maréchal. « Demander n'est pas exiger ». On peut penser que l'opposition la plus déterminée au S.T.O. fut exprimée par le chanoine Kerbrat, professeur de Droit canonique, Commandant de réserve, il affichait, sans excès de prudence, ses intentions de reprendre le combat à visage découvert. C'est ainsi qu'il exposait ostensiblement à la fenêtre de sa chambre, non pas des escarpins pour le menuet de la reine au Trianon, mais les croquenots cloutés du biffin. La Gestapo arrêta le chanoine-commandant. On ne saura rien de précis sur les circonstances de sa mort. Tout porte à croire qu'il a été fusillé au fort de Brest-Le Bouguen.

L'abbé Kérautret, futur évêque d'Angoulême, était à l'époque sous-directeur des Œuvres. Il entretenait une correspondance suivie avec des Jocistes qui n'avaient pu ou pas su échapper au S.T.O.

Sur invitation de Mr Louvière, l'abbé Kérautret se rendit au Séminaire de Lesneven. Devant les élèves rassemblés à la salle des Exercices, il exposa les risques physiques et moraux d'un éventuel départ en Allemagne. C'est à la lumière de ces révélations que le Supérieur décida la mise en vacances immédiate de tout le séminaire. A chacun de se déterminer en toute liberté.

Un départ était prévu en gare de Quimper, en présence d'un représentant de la Préfecture. L'abbé Kérautret y fut délégué par Mgr Duparc, pour transmettre aux requis les vœux de l'évêque et l'invitation pressante à rester fidèles, dans leur exil, aux Exercices spirituels, en usage au Séminaire.

Il était accompagné de son ami, l'abbé Henri Sévellec, chargé de la J.M.C. diocésaine. Mgr Kérautret témoigne aujourd'hui : « Nous étions allés de concert au-devant des éventuels séminaristes qui se présenteraient avec l'idée de leur dire : En hâte, camouflez-vous ! En fait, il ne s'en présenta qu'un, à qui nous avons conseillé de se perdre dans la nature. Ce qu'il fit. Ainsi nous pûmes donner à l'évêché la nouvelle que personne ne s'était présenté ».

A la plus grande joie, n'en doutons pas du Supérieur, des professeurs et de l'abbé Kérautret. Le chanoine Moënnier, vicaire général chargé de l'enseignement secondaire, le chanoine Le Ster, inspecteur de l'enseignement primaire s'activèrent à organiser le camouflage des séminaristes dans les écoles et collèges du diocèse. Certains s'égaillèrent dans des fermes ou même rejoignirent un maquis.

A l'ordination du 29 juin 1943, Mr Louvière prit le risque de déclarer aux séminaristes : « Même si vous partez en Angleterre, soyez assurés que vous serez accueillis à bras ouverts, dès votre retour ».

En octobre, la rentrée se fera progressivement pour la plupart des séminaristes. Avec des complicités médicales ou la complaisance des mairies qui ont avancé ou retardé les dates de naissance, ils échappaient désormais à la réquisition du S.T.O. Quelques-uns ont prolongé leur clandestinité et n'en sortiront qu'à la Libération.

A part Mgr Duparc, une ombre au déclin d'une longue vie, et qui avait manifestement perdu le contact avec les réalités, la hiérarchie diocésaine aura aidé les séminaristes de Quimper, sous l'impulsion de leur Supérieur et des professeurs, à assumer les risques du bon choix. Elle a donné un témoignage exemplaire de patriotisme.